

JEAN-YVES DOUKHAN

BUſ E MWA

Bouche et moi...

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538910

Dépôt légal : août 2026

Bouche et moi
Bouche et mots, Ah !...
Bouche et maux, Aïe !...
Boucher, moi ?...
Bouche émoi...
Bouche aime-moi...
Bouche hais-moi...
Bouchez-moi !
Bouh, chez moi
Boue chez moi

**Chaque chapitre peut être lu dans l'ordre proposé par
l'auteur comme dans celui défini par le lecteur...**

Préambule

Pourquoi ce titre en langage phonétique ?

La phonétique, c'est la musique des mots. C'est cette musique-là qui est à l'origine du monde, du monde réel comme du monde imaginé. C'est cette musique-là qui fabrique des théories et puis des théorèmes, mais aussi qui fabrique des contes pour les petits comme pour les grands, des comptes ou des décomptes de vie.

D'aucuns imagineront une volonté d'originalité, d'autres un désir d'universalité, un relationnel houleux avec la langue française, le jeu de la polysémie ou encore le jeu des sons qui fait rire et pleurer les mots qui les font dire blanc ou dire noir, qui les matérialise ou leur offre l'univers de l'abstraction... Tour à tour, chacune de ces options s'avère exacte puis totalement erronée. La raison la plus plausible est un amour immodéré des mots, des mots qui blessent et des mots qui soignent les maux, une volonté de leur ouvrir toutes les portes du cerveau et du cœur, un plaisir extravagant pour le « jeu de mots » au sens le plus noble, le plus riche, le plus créatif et le plus ouvert sur le monde de la pensée... le seul des mondes réels !

Ce livre est à la fois l'histoire d'une vie avec ses passions, ses cheminements professionnels, son éthique, ses rêves, ses espoirs, ses hantises, ses démons, ses plaisirs, ses choix individuels et sociétaux et aussi tout simplement une histoire, un conte qui marie le vrai et le faux, le pire et le meilleur, le littéraire et le scientifique, le philosophique et le pragmatique, le poétique et l'éros...

buɥ e mwa...

Bref éclairage philosophique et psychanalytique

« buɥ e mwa » ne se présente pas comme une phrase. Rien n’y affirme, rien n’y agit, rien n’y promet. Ce qui s’y donne d’emblée n’est pas du sens, mais une présence. Un son qui précède la grammaire, une émission vocale encore attachée au corps qui la produit. La bouche n’y est pas désignée, elle est convoquée. Elle ne se dit pas, elle se fait entendre. Avant le mot, il y a l’ouverture, l’humidité, le souffle. Avant le sujet, il y a ce lieu par lequel quelque chose advient.

Le moi, quant à lui, ne s’énonce pas comme instance souveraine. Il n’est ni sujet ni centre, mais reste sonore, glissement fragile à la suite de la bouche. mwa. Un moi qui ne s’est pas encore séparé de l’organe qui le fait exister. Un moi qui n’existe que dans la proximité immédiate de cette ouverture primitive, comme si l’identité demeurerait suspendue à ce qui sort, ou ne sort pas, de la cavité buccale. Le moi n’est pas ici ce qui parle : il est ce qui se tient à la lisière de la parole.

L’absence apparente de verbe n’est pas un manque, mais une indication. Rien ne se déroule dans le temps, rien ne se projette. Nous sommes avant l’action, avant la décision, avant la loi. Là où le langage n’a pas encore pris en charge le corps, et où le corps, seul, supporte ce qui cherche à se dire. Ce n’est pas une phrase inachevée : c’est une énonciation antérieure à la phrase, une parole qui n’a pas encore consenti à devenir langage.

Dans cet espace, la bouche et le moi ne sont pas deux. Ils se touchent, se confondent, se menacent parfois. La bouche est à la fois ce par quoi le sujet s'ouvre au monde et ce par quoi il risque de s'y perdre. Elle nourrit, mais elle peut aussi étouffer. Elle autorise la parole autant qu'elle peut l'interdire. La proximité du moi et de la bouche n'est jamais paisible : elle porte la nostalgie d'une unité première et l'angoisse de ne jamais pouvoir s'en détacher.

Il suffit d'une infime variation d'écoute pour que la formule bascule. Ce qui semblait lier devient ordre, ce qui semblait désigner devient injonction. La bouche peut appeler, mais aussi faire taire. Elle est l'organe du désir autant que celui de la censure intime. Ce que la phrase ne dit pas, elle le laisse affleurer dans ses marges sonores, là où le sens glisse et se dérobe.

Ainsi, « buŋ e mwa » ne cherche pas à signifier. Elle expose une zone. Une zone où le sujet n'est pas encore séparé de son corps parlant, où le silence n'est pas absence mais concentration, où le moi se forme dans la tension entre ce qui voudrait être dit et ce qui reste retenu. C'est une formule d'ouverture, une parole au bord d'elle-même, là où le sujet existe déjà, mais pas encore sous la forme qu'il pourra reconnaître, peut-être, comme sienne.

Bouche et moi... vie professionnelle

La construction

Soigner des bouches, soigner des dents, quelle drôle d'idée pour un jeune bachelier incapable de choisir entre le littéraire et le scientifique.

Tout juste sorti des événements si structurants et si dévastateurs de mai 68...

J'ai dix-sept ans, j'ai la folie et l'immortalité qui caractérisent bien souvent ce moment de la vie où tout est possible mais rien n'est envisageable ; où tous les chemins sont ouverts mais semblent tous impraticables ou sans intérêt.

Je viens de voir mon nom, affiché sur la clôture du lycée Jean-Baptiste Corot à Savigny-sur-Orge. Il se trouve dans la colonne très privilégiée des titulaires de la mention « Bien ». Je me sens submergé par un tsunami où se mêlent des émotions aussi opposées que la peur, l'abandon, le vertige du néant et la fierté de la réussite. Devant moi s'ouvre un grand désert affectif et amical, c'est la fin de cette structure protectrice qu'est la classe. J'ai la sensation douloureuse de devoir sauter dans un océan impersonnel et infini qu'est l'Université.

Ainsi donc, c'est à reculons que je m'inscris à la Faculté de médecine de Paris avec mon ami de toujours, mon ami déchiré et déchirant, Henri, le « rital » sans père et sans repère, sans origine définie sinon par son nom définitivement transalpin. J'avais naïvement imaginé qu'un ami suffirait à combler cette solitude épouvantable de l'étudiant.

La voie qui se dessine devant moi est tellement évidente que c'en est agaçant : fils de médecin, frère cadet d'un

étudiant en médecine... tu seras médecin mon fils, tu seras médecin mon frère ! Mais c'est sans compter avec les aléas de la vie, avec ces événements qui font d'une vie, notre vie propre, notre itinéraire bien personnel. Loin, très loin de croire à un quelconque destin, je crois en un chemin de vie, un chemin semé d'embûches, semé de rencontres, semé d'amitiés, semé d'émotions, semé d'amour, mais par-dessus tout semé de hasards qui constituent la charpente de l'individu, son squelette de vie, son essence...

Le PCeM, première année d'études médicales, est un monde de nouveautés, de découvertes et tout d'abord la découverte essentielle de l'indépendance, cette horreur qui définit l'unicité et la solitude. Je m'en vais donc, baluchon sur l'épaule, à la conquête du monde. Je me donne les moyens de cette « liberté » en me faisant embaucher sur un stand de « fringues » du marché aux puces de la porte de Clignancourt. J'y travaillerai sous la pluie, le gel, la neige et la canicule tous les samedis, les dimanches et parfois les lundis pendant quatre longues années. Quatre années sans un week-end de repos, mais quatre années tellement riches sur le plan humain, tellement structurantes pour comprendre le monde, la société, l'argent et les gens. La découverte des faiblesses des uns, discernables d'un seul regard, me permet de devenir un vendeur recherché et grassement rémunéré, j'y découvre l'importance de ce premier regard qui va définir une bonne partie de ce que sera la relation humaine à venir. À n'en pas douter, cet apprentissage de l'autre me sera d'un immense secours lors de l'exercice médical. Je ne perdrai jamais cette notion fondamentale que soigner ce n'est pas réparer, que soigner c'est comprendre une douleur, c'est s'adresser à un être humain, c'est respecter la volonté d'autrui. On ne soigne pas un humain comme on répare une machine, soigner c'est bien sûr une part de technique et de compétence, mais surtout c'est un univers de respect et de compréhension d'un être humain avec ses limitations, ses rêves, sa morale et son histoire personnelle...